



Le texte des origines: les enquêtes anthropologiques de Gérard Macé

Alexandre Gefen

► To cite this version:

Alexandre Gefen. Le texte des origines: les enquêtes anthropologiques de Gérard Macé. *Revue des Sciences Humaines*, 2010, 297, pp.39–48. hal-01624166

HAL Id: hal-01624166

<https://hal.science/hal-01624166>

Submitted on 26 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le texte des origines : les enquêtes anthropologiques de Gérard Macé

À côté des écrivains révéralant une version quintessenciée du « littéraire » conçu comme vérité et comme fin et suivant la voie étroite d'une épiphanie du langage par le langage, le XX^e a produit des créateurs aimantés par des dehors de la littérature, par des formes de respiration ou de projection externes au monde littéraro-littéraire : écrivains voyageurs, anthropologues, sociologues, philosophes ou historiens, qu'il s'agisse de coupler la création et l'enquête, métier de pas et métier de plume, ou de produire plus théoriquement un modèle d'auteur aux missions parallèles à celles des autres héros des sciences humaines. Gérard Macé est de ceux qui ont fait entrer en littérature ce nouvel « héros de notre temps »¹, selon la formule de l'auteur du *Goût de l'homme* à propos de Georges Dumézil, l'anthropologue. C'est sur cette forme d'identification des objets, procédures et missions de l'anthropologie et de l'écriture littéraire que je voudrais revenir, en tant qu'elle me semble engager une redéfinition stimulante de l'espace littéraire, symptomatique des nouveaux partages contemporains de responsabilité entre littérature et sciences humaines : rédimier la notion obsolète et coupable de narration par la sobriété de l'enquête et du document, sortir du formalisme par la porte dérobée de voyages hors champ, relancer le projet fiction en en faisant un redéploiement de connaissances que leur mise en style ne rendrait pas invalides, retrouver l'enchantement perdu de la littérature à la poursuite de l'antérieur, et repenser la fiction comme un savoir du particulier et une forme de mobilisation du sensible dont le déploiement serait indispensable pour rencontrer le différent et narrer l'incomparable. C'est un tel projet qui me semble unifier des usages littéraires de l'anthropologie dans l'œuvre aux catégories génériques perméables et mobiles de Gérard Macé : comme objet d'une pratique (le reportage de *Éthiopie, le livre et l'ombrelle*), comme sujet d'essais-biographies (*Le Goût de l'homme*), d'essais-poésies (*Un Détour par l'Orient*), ou encore d'essais-fictions (*Le Dernier des*

¹ Gérard Macé, *Le Goût de l'homme*, Le Promeneur, 2002, p. 23

Égyptiens, L'Autre hémisphère du temps).

L'anthropologie comme inquiétude

Loin de relever d'une forme d'exotisme, l'enquête anthropologique, comme l'écriture même, se définit d'abord une lutte contre l'enfouissement mémoriel et historique de l'histoire : elle a pour patron Orphée, dont l'autre nom est Simonide, poète grec qui eut à « mettre un nom sur les visages » des victimes méconnaissables d'un tremblement de terre : « Simonide autant qu'Orphée, de façon bien plus humaine en tout cas, nous dit le rôle du poète quand on attend de lui, comme des miracles, qu'il donne une sépulture aux morts en se souvenant de leurs noms ² ». Le tropisme ethnographique de Gérard Macé puise sa source dans une inquiétude culturelle sur une disparition : à l'anthropologue de sauver une culture ou simplement une langue, à la manière dont Georges Dumézil « peut donc espérer transmettre un peu de la vie, du souffle de ceux qui prononcèrent les sons de l'oubykh, de même qu'une roche plusieurs fois millénaire emprisonne l'air qu'on respiré les morts ³ ». Cette ambition salvatrice, que l'on retrouverait peut-être chez bien des anthropologues de métier, mais qui conditionne chez Gérard Macé une poétique du récit fondée sur un modèle d'enquête, s'accompagne d'une forme de culpabilité et d'autocritique littéraires : dans bien des œuvres de l'auteur de *Trois coffrets*, y compris dans ses photographies consacrées à l'Éthiopie, on trouvera les pièces d'un vaste procès contre la ruine du monde par l'ethnocentrisme occidental, ou du moins contre l'ambivalence civilisatrice de notre culture. Dans la dernière partie du *Dernier des Égyptiens* intitulée « le musée de l'homme, Gérard Macé fait ainsi le récit de la visite en France d'Indiens Osages que Champollion eut en 1828 l'occasion de voir alors qu'ils étaient « exposés » au Louvre, ce qui donne l'occasion à l'écrivain de revenir sur les distorsions culturelles à laquelle ces « expositions » donnèrent lieu et de dénoncer le retour désastreux des Indiens, décimés par la maladie :

² Gérard Macé, *Vies antérieures*, Paris, Gallimard, 1991, p. 22.

³ *Le Goût de l'homme*, op. cit., p.38

*Champollion n'a sans doute rien su de la fin désastreuse de l'aventure, mais [...] il a vu passer comme un ombre la tristesse des tropiques [...] dans ce musée qu'il avait appelé de ses vœux, il a pressenti l'angoisse qui nous étreint aujourd'hui, devant la disparition de l'homme qu'on allait mettre vivant dans des réserves, avant de mettre sous vitrine ses outils, ses ossements, ses parures : l'homme devenu pour nous, au lieu d'un mystère troublant et proche, un objet d'étude aussi éloigné que les anciens dieux, et que le langage n'en finit pas de disséquer*⁴.

Autrement dit, la curiosité occidentale est l'autre nom d'une malédiction : Champollion voit se croiser, à la l'occasion d'un voyage entre les Mohicans qui arrivent en Europe pour satisfaire notre curiosité et son navire qui part pour l'Orient à inventer, « la rencontre imprévue d'une civilisation qu'il s'applique à faire revivre, et d'une autre qui va bientôt disparaître »⁵. L'histoire du monde se dit comme une série de destructions, dont notre nostalgie de l'origine serait la secrète mais pathétique manifestation : « le dernier représentant d'une espèce [Gérard Macé évoque le dernier des Mohicans] est l'ombre endeuillée du premier homme apparu sur la Terre, dont nous aimerions connaître le visage et le vrai nom, chaque fois que le nôtre, dans le miroir déformé de l'écriture, nous semble un si pâle reflet »⁶. De l'égyptologue rêvant sur les Mohicans à la lecture de Fenimore Cooper, l'auteur nous dit, citant le texte de Champollion, que « "les mœurs et les coutumes des nations sauvages" éveillent en lui des soucis ethnographiques, et lui rappellent les leçons cruelles de l'histoire »⁷. Car « les visages pâles qui massacrent les bisous sont les descendants des Romains qui mirent le feu à la bibliothèque

⁴ Gérard Macé, *Le Dernier des Egyptiens*, Gallimard, 1988, p. 109. Le romancier cite d'ailleurs une belle lettre où Champollion dénonce notre aveuglement dans un renversement des valeurs acceptées du monde : une femme osage exposée au Louvre se met à chanter : « cette pauvre malheureuse pensait sans doute à son pays et aux êtres chéris qu'elle avait laissés et nos belles Parisiennes riaient ... Je vous demande qui, de Mihanga ou de ces dames, méritait le nom et l'accoutrement de sauvage » (p. 107).

⁵ *Ibid.*, p. 14

⁶ *Ibid.*, p. 67

⁷ *Ibid.*, p. 14

d'Alexandrie »⁸, conclut l'écrivain : aimer l'homme c'est le sauver de lui-même, le guérir par la parole ou simplement lui rendre sa substance par la finesse du langage, dans une lutte désespérée contre ses fantasmes de contrôle et d'homogénéisation.

L'anthropologie comme modèle

Ce qu'il y a de plus intéressant dans cette double critique de l'ethnocentrisme et de la modernité technique nourrie par la philosophie de Jacques Derrida et de Giorgio Agamben - mais dont on retrouverait la source aussi loin que dans les *Essais* de Montaigne, c'est qu'elle englobe la démarche même de résurrection par le savoir qui semblerait s'y opposer : par une sorte de cisaillement historique entre l'opération de destruction de l'homme conquis et l'invention des sciences humaines, et par une sorte d'amplification métaphysique de ce biais épistémologique propre aux sciences humaines qui conduit toute exploration à altérer son objet, la paradoxe de la parole occidentale est de détruire ce qu'elle cherche à sauver : « la nouveauté au XX^e siècle, ce n'est pas que l'homme soit un objet d'études, mais un objet de recherche et d'expérimentation à grande échelle, la chair à canon finissant par alimenter les laboratoires. Les sciences que l'on appelle humaines ont accompagné le mouvement, mais à distance et sans faire reculer le sang »⁹. Gérard Macé dénonce le danger de fossilisation du savoir anthropologique (après avoir décrit les variantes dans les ombrelles des éthiopiens, l'écrivain note que « les Ethiopiens ne vivent pas pour illustrer un manuel d'ethnographie, d'autant qu'ici c'est la nécessité qui fait loi »¹⁰) et il formule une critique à l'égard de la littérature ethnographique elle-même, comme source de discours potentiellement aussi autotéliques que ceux de la littérature : « quand elle est mal inspirée, l'ethnographie substitue, à l'homme dénué de culture imaginé par le colonialisme le plus brutal, un être qui en est surchargé »¹¹, un « homme prisonnier d'un destin immémorial, incapable de s'adapter aux

⁸ *Ibid.*, p. 15

⁹ *Le Goût de l'homme*, op. cit., p. 11

¹⁰ Gérard Macé, *Éthiopie, le livre et l'ombrelle*, Le temps qu'il fait, s. l., 2006, p. 26

¹¹ *Le Goût de l'homme*, op. cit., p. 56

circonstances et d'improviser»¹². Une telle réflexion, si elle vise sans doute les dérives fonctionnalistes de l'ethnographie, est évidemment politique : méditant dans *Le goût de l'homme* sur les destinées de Georges Dumézil, Pierre Clastres et Marcel Griaule, Gérard Macé donne comme programme à la littérature (le terme est à comprendre dans son sens large et englobant et recouvre aussi bien ce que nous baptisons littérature au sens strict selon le modèle conçu au XIX^e siècle et la littérature au sens classique et définie comme toute opération de mise en forme de savoirs) de vérifier « qu'il existe une autre communauté que celle du sol et du sang - la communauté des hommes qui se souviennent des mêmes récits»¹³. De même, l'enquête sur le cannibalisme, partie de Pierre Clastres et aidée des travaux de Christine Fabre-Vassas, permet de comprendre le « carnage» de la Shoah¹⁴ tout autant que de comprendre les fables ovidiennes : elle permet faire face à l'histoire humaine comme une histoire universelle de massacres.

L'anthropologie comme métaphysique

Si les sciences humaines en général « calment, consolent et donnent l'illusion de comprendre »¹⁵, le modèle anthropologique permet, non sans analogie avec la philosophie de Giorgio Agamben que Gérard Macé a en partie traduite, de tenter de refonder la communauté non sur une essence de l'homme que le savoir pourrait figer (que jamais Gérard Macé ne cherche à retrouver dans l'ethnologie, tant il est méfiant à l'égard de toute essentialisation : « la pensée s'évapore, surtout la pensée sauvage, quand on la met à sécher entre les pages d'un livre»¹⁶) mais sur des parentés souvent douloureuses, mais toujours inattendues et mobiles. Des peuples premiers c'est une attention à la fluidité du réel dont nous devons hériter, à la manière dont les Indiens « ne laissent après eux (avant que les Blancs ne mettent sous vitrine leurs coiffes, leurs parures et leurs armes) que la

¹² *Ibid.*, p. 56

¹³ *Ibid.*, p. 13

¹⁴ *Ibid.*, p. 68

¹⁵ *Ibid.*, p. 11

¹⁶ Gérard Macé, *L'Autre hémisphère du temps*, Gallimard, 1995, p. 40.

trace d'un mocassin sur l'herbe humide »¹⁷, pour y nourrir notre sensibilité aux croisements et aux mystères des analogies. Si le procès de la culture et le scepticisme à l'égard des systèmes n'arrêtent pas tout à fait le récit, c'est en effet que l'opération de destruction par l'écrit et sa culture froide est comme un jeu à somme nulle, compensé par la production par ce que les Anglo-saxons nomment *serendipity* de mystérieux échos et des formes de ressemblances imprévues : ainsi cette étrange croisement qu'est la fuite de criminels et de brigands dans les sociétés indiennes qui « ont trahi l'Église et le roi pour devenir volontairement sauvages », et sont « séduits définitivement par l'ombre des forêts propice à la vie clandestine, cédant au charme d'une société accueillante et libre, sans monument et sans écriture, apparemment sans religion et sans loi »¹⁸. L'universel ne nous appartient pas, il n'est pas apriorique, il s'étirole dans les théories, mais il peut se dévoiler dans les hasards du démon de l'analogie ou des rencontres culturelles : des récits japonais, indiens ou chinois, dont il fait des contre légendes aux mythes occidentaux d'invention de la peinture ou de la photographie¹⁹, Gérard Macé retient surtout d'étranges fractures ; du poète contemporain bengali L. Bhattacharya, traducteur lui-même de Rimbaud, Gérard Macé révèle la lointaine présence en découvrant « une planète partout exotique aussitôt qu'on cherche à la nommer, et une région universelle puisque c'est une région de l'esprit »²⁰. Au fond, ce qui relie tous les hommes c'est une « passion de l'origine »²¹ qui fait de la recherche de fondation propre à toute culture l'analogue de l'anthropologie scientifique moderne : la quête d'un espace premier pousse les Éthiopiens à s'imaginer « remonter au déluge, ou descendre de la plus haute antiquité », et « donne naissance à des fictions qui font rêver, à des évangiles auxquels on est prié de croire, à des épopées qui fabriquent les grands hommes »²². Si le « dernier des Mohicans » peut reprocher au narrateur « de parler

¹⁷ *Le Dernier des Egyptiens, op. cit.* p. 71

¹⁸ *Ibid.*, p. 79

¹⁹ Voir Gérard Macé, *Colportage* 3, «Hôtel du miroir», Le Promeneur, 2001, p. 11-13

²⁰ Gérard Macé, *Colportage* 1, «La parole et le souffle», Le Promeneur, 1998, p. 108

²¹ *Éthiopie, le livre et l'ombrelle, op. cit.*, p. 9.

²² *Ibid.*

comme un livre ou comme un Blanc »²³, le chasseur indien n'est pas sans *anologon* : à la découverte d'une trace féroce, il « est aussi excité qu'un savant naturaliste devant les ossements fossiles ²⁴ » auquel il se met à ressembler.

De cette anthropologie brassant les images et les imaginaires naît cette thèse forte mais étrange en apparence selon laquelle, par une sorte d'universalité projective, le « musée de l'homme » est en nous-mêmes : « chacun d'entre nous [en] est le fondateur et le gardien, mêlant ses souvenirs personnels à ceux des voyageurs et des peuples disparus, à la merci d'une mémoire qui refait sans cesse l'inventaire »²⁵. Dans ce musée intérieur, règne l'indistinction entre ce qui relève de l'ordre de la légende familiale et de la légende collective : l'être s'intègre à des communautés fantasmatiques, ce qui permet par exemple à Gérard Macé de jouer à appliquer le modèle de compréhension de la tripartition sociale à la famille de Georges Dumézil, autrement dit donner une origine biographique aux théories du célèbre anthropologue (le trio du tonnelier, du général et du linguiste²⁶), en mêlant enquête familiale biographique et l'enquête théorique sur les systèmes de parenté. Ainsi, *Le Roman des jumeaux* de Georges Dumézil sert à Gérard Macé à éclairer l'obscurité de sa propre filiation, en mêlant anthropologie théorique, biographie de l'ethnologue et autobiographie de l'écrivain : le narrateur « a pu remercier [les jumeaux] pour l'invention de la mémoire et la fondation des villes, être avertir de leur présence si légère et même les reconnaître, après tant d'avatars, dans les ombres inégales qui nous précédaient sur le chemin, quand je marchais auprès de ce géant qu'était mon père...»²⁷. L'enquête ethnologique conduit à une métaphysique : elle s'assimile *in fine* à un jeu baroque sur les identités, à une rêverie ontologique sur le réel et l'image, sur la versatilité culturelle des représentations, où notre vie ressemble à un théâtre d'ombres « dans lequel

²³ *Le Dernier des Egyptiens, op. cit.*, p. 76

²⁴ *Ibid.*, p. 75

²⁵ *Le Goût de l'homme, op. cit.*, p. 12

²⁶ Voir *Le Goût de l'homme, op. cit.*, p. 25

²⁷ *Ibid.*, p. 19

ceux que nous appelons les dieux distribuent les rôles »²⁸.

L'anthropologie comme esthétique

Ces parentés cachées, ces analogies originales que l'écrivain comme l'anthropologue déchiffrent sont fondées sur une conception textualiste de la culture : on retrouvera chez Gérard Macé des positions théoriques proches de celles d'Edward Sapir selon lesquelles la langue est bien plus qu'un code, mais implique une manière de construire le monde : « considérés à partir d'une autre langue, les figures entre la vitre et le tain ne seraient pas les mêmes. Les animaux du miroir non plus : grenouille et boeuf, coq et serpent, dragon et licorne »²⁹, note Gérard Macé fin observateur dans *La Leçon de chinois* de la manière dont des couples d'oppositions structurales conditionnent nos représentations du monde. « Aujourd'hui Marco Polo ne quitterait pas Venise, il apprendrait toutes les langues »³⁰, affirme l'auteur des *Vies antérieures* qui fait dire à un scribe égyptien dont il contemple la statue que les signes linguistiques « ont la voix des choses aussi bien que les noms des rois »³¹. L'anthropologie structurale, parce qu'elle est une sémiologie, transforme le monde en un langage dont l'écrivain est le premier scribe : « la traversée des signes, transparents au point d'être invisibles, permet aussi de passer d'une langue à une autre et de faire parler les morts »³². L'auteur est ce Champollion qui « lui aussi a rêvé d'un monde où les noms ne mentiraient pas », l'archéologue rejoignant l'ethnologue dans une quête d'un sens originel et comme cratyléen des signes : « Le souci de vérité des Indiens, une vérité qui n'est jamais que la face éclairée de la superstition, il l'a trouvé chez les Egyptiens, qui croyaient eux aussi que le nom d'un individu contient les plis et les replis de son destin »³³. La quête littéraire d'un sens plus pur pour les mots de la tribu rejoint l'enquête sur l'origine d l'homme et propose à la littérature de revenir à

²⁸ *Ibid.*, p. 25

²⁹ Gérard Macé, *La Leçon de chinois in Un Détour par l'Orient*, Le Promeneur, 2001, p. 55

³⁰ *Ibid.*, p. 30

³¹ Gérard Macé, *Vies antérieures*, Gallimard, 1991, p. 12

³² *Le Dernier des Egyptiens, op. cit.*, p. 11

³³ *Ibid.*, p. 65-66

sa source, celle des mythes et des épopées qui permettent d'entendre « cette grande voix venue du fond des âges, qui a le pouvoir de réveiller les morts et de ressusciter les mondes ; cette grande voix qui s'époumone et s'étrangle dans le roman moderne, quand on ne sait plus si les cris, les silences et les points de suspension sont le signe d'une agonie ou d'un recommencement »³⁴. Giorgio Agamben a décrit la poésie de Gérard Macé comme la recherche de la « polyglossie inachevée, incorporelle des langages humains »³⁵ ; il en va sans doute de même par les fictions anthropologiques de l'auteur du *Goût de l'homme* : du structuralisme qui pense les cultures en des termes linguistiques, l'écrivain récupère en la poétisant l'idée d'une vérité supérieure d'ordre combinatoire. Le savoir anthropologique est conçu comme source d'analogies permettant de traverser le « jardin des langues »³⁶ pour produire un livre des vies et des visages où entrerait en résonance ce que Giorgio Agamben nomme des « singularités quelconques »³⁷. Comme l'anthropologue, l'écrivain affirme que toute opération d'enquête passe par la « joie de l'analogie et ivresse de la nomination »³⁸. On ne s'étonnera donc pas que l'ethnologue Marcel Griaule puisse être comparé au magicien Prospero dont l'art est si puissant qu'il réveille les morts de leur tombe pour visiter leur âme, exactement à la manière dont le poète est investi, selon la citation de Baudelaire mise en exergue dans *Vies antérieures* de « l'incomparable privilège » de pouvoir « être à sa guise et lui-même et autrui »³⁹. Par des expériences de pensée, la littérature est apte à produire une observation participante conforme au principe de l'ethnologie qui préconise l'immersion dans le terrain pour comprendre la vision du monde d'autrui en contexte. Mieux, la poésie et la fiction anthropologiques permettent de lire le monde en se mettant dans la position de surplomb

³⁴ *Le Goût de l'homme*, op. cit., p. 31

³⁵ «La Langue de la poésie» in *Images et signes. Lectures de Gérard Macé*, Le temps qu'il fait, 2001, p. 67

³⁶ Pour reprendre le titre d'un recueil de jeunesse de Gérard Macé, *Le jardin des langues*, Gallimard, 1974.

³⁷ Pour le philosophe italien, les « singularités quelconques » renoncent « au faux dilemme qui consiste à choisir entre le caractère ineffable de l'individu et l'intelligibilité de l'universel » (Giorgio Agamben, *La Communauté qui vient*, Le Seuil, 1990, p. 30).

³⁸ *L'Autre hémisphère du temps*, op. cit., p. 44.

³⁹ *Vies antérieures*, op. cit., p. 9

où différences et ressemblent se ressemblent et s'annulent : celle où le poète anthropologue peut devenir « le scribe des dieux »⁴⁰.

* * *

En faisant de l'écrivain le portrait en anthropologue, l'œuvre de Gérard Macé rejoint celles de ses contemporains, mus autant par un besoin de beauté que par une exigence de savoir, que la question soit celle de l'histoire (Pierre Bergounioux, Pierre Michon), de la sociologie (Annie Ernaux, Michel Houellebecq), ou de la géographie (Michel Chaillou). On retrouverait au demeurant chez d'autres romanciers vivants d'autres formes de fascination pour le premier et de contemporanéité du « barbare » : Pierre Bergounioux ou Jean Rouaud évoquent la paléontologie et s'intéressent à la grotte de Lascaux, passion préhistorique des origines que l'on retrouverait chez un Pascal Quignard. Même s'il utilise parfois la littérature pour relativiser le savoir ethnographique, même s'il note que la « science a remplacé la religion en matière de fables », mais en proposant « des fables étayées par des faits »⁴¹, et s'amuse à faire remarquer que Griaule fait de l'Afrique « un récit d'aventures ethnographiques, ou plus simplement d'aventures romancées »⁴², Gérard Macé est loin de verser dans le panfictionalisme qui déconstruirait comme retour au même toute construction d'altérité ; au contraire, il s'inscrit néanmoins dans une ligne d'écrivains, d'Arthur Rimbaud à Victor Segalen, de Michel Leiris à Henri Michaux⁴³, sont animés par une « passion des visages »⁴⁴, une sympathie pour le lointain et un refus

⁴⁰ *Le Goût de l'homme, op. cit.*, p. 103 Dans les *Vies antérieures*, Gérard Macé écrira à aussi que le scribe se prend « pour le greffier des dieux » (*Vies antérieures, op. cit.*, p. 14). On rappellera ici au passage à quel point le personnage du scribe a intéressé un ethnologue comme Jack Goody.

⁴¹ *Vies antérieures, op. cit.*, p. 11

⁴² *Le Goût de l'homme, op. cit.*, p. 78. Gérard Macé rappelle dans le même essai les paroles de Georges Dumézil : « A supposer que j'aie totalement tort, mes Indo-Européens seront comme les géométries de Riemann et Lobatchevski ; des constructions hors du réel. Il suffira de changer de rayon dans les bibliothèques : je passerai dans la rubriques "romans" » (*ibid.*, p. 26).

⁴³ Sur cette tradition, voir notamment les remarques de Vincent Debaene dans son introduction aux *Œuvres* de Claude Lévi-Strauss, Gallimard, collection de la bibliothèque de la pléiade, 2008, p. XXII-XXXI.

⁴⁴ *Colportage 3, op. cit.*, p. 11. Cette passion est prêtée à Henri Michaux, qui la partage avec « les nègres et les dactylos ».

des frontières disciplinaires et faisant du récit de fiction une manière d'écrire la pointe des différences et en usant des complexités formelles de l'écriture comme d'un langage de description dépourvu de la rigidité formelle des sciences dures mais apte à organiser à une extrême puissance synthétique les données reçues d'une expérience de la diversité du monde sensible. De Gérard Macé on pourrait ainsi reprendre ce qu'il écrit à propos de Victor Segalen « le récit ethnographique (comme plus tard la mission archéologique en Chine) se confond-il avec la recherche du passé, un voyage au pays du réel et une enquête sur l'imaginaire »⁴⁵. « À condition de préférer l'art du récit aux conclusions hâtives, et la diversité du monde à son explication »⁴⁶, c'est-à-dire au son des langues d'autrui et au prix des modulations de « sans doute » ou de « peut-être », la littérature a non seulement le pouvoir nous projeter dans l'âme de notre frère ou de notre voisin, mais aussi celui de nous transmettre ce que l'absence de langues, d'espaces et de catégories partagées rend inaccessible autrement que par l'imaginaire, qu'il s'agisse de la souffrance d'un scribe égyptien, des Indiens Osages ou des dernières pensées de Montezuma, « floué par les dieux » car n'ayant pas « accompli sa métamorphose » et dont la « la dernière angoisse fut sans doute d'avoir à traverser seul la plaine infinie des enfers [...] au lieu d'escorter à jamais le soleil comme les guerriers morts au combat, ou de vivre éternellement dans une vallée fertile comme les paysans frappés par la foudre »⁴⁷.

Alexandre Gefen, Université de Bordeaux

⁴⁵ Gérard Macé, *Ex libris*, « Victor Segalen à la rencontre de l'autre », Gallimard, 1980, p. 133.

⁴⁶ *Le Goût de l'homme*, op. cit., p. 12.

⁴⁷ *L'Autre hémisphère du temps*, op. cit., p. 66.